

Il prit un air mystérieux :  
— Un morceau de roi, mon cher !  
Pas plus de vingt-deux ans ! Et  
tenu, jusqu'ici, par une mère...  
— Ah ! Il y a une mère ?...  
— Valadier en pleurant.  
— Oui, pour éloigner tous ces  
gamins qui mettent des turba-  
taines dans la tête des filles.  
— Une... actrice, sans doute ?  
— Oh !... actrice !... Elle  
joue sans une revende un rôle qui  
consiste à se montrer à peu près  
nue, la Verité on la vertu, je ne  
sais plus au juste. Ah ! mon ami,  
une taille, des jambes, une gorge...  
Valadier devenait blême. D'un  
ton qu'il essayait de rendre indé-  
fini, il dit :  
— En ai vu une, aux Menus-  
Plaisirs, qui correspondait à ce  
signallement, une nommée...  
— Flore... Oui, c'est bien cela :  
Flore !  
D'Auseraie siffla un peu entre  
ses dents, avec la fatuité du con-  
quérant.  
— C'est donc elle, d'Auseraie ?  
— Je ne vous l'aurais pas dit.  
— Et, sans remarquer l'éclair de fu-  
reur qui jaillissait des yeux du  
comte, le marquis continuait :  
— La pauvre petite a, paraît-il,  
pour amant, un gros animal, com-  
mun, soupconneux, qui voudrait  
la maintenir dans un quartier ex-  
centrique, en lui donnant tout  
juste de quoi vivre comme une  
tête bougeuse, qui essaie même  
de lui faire quitter le théâtre. Un  
de ces commencent de province  
qui ont la prétention d'entretenir,  
pour eux tout seuls, une gentille  
petite maîtresse parisienne, bien  
rangée, économe, presque sage ;  
un de ces niais qu'on a d'autant  
plus de plaisir à berner...  
— Tandis que, lancée par le  
marquis d'Auseraie, fit le comte  
avec un ton de sarcasme qui son-  
nait faux, elle compte devenir une  
des princesses parisiennes ? Pas  
mal calculé pour une demoiselle  
qui représente la vertu outragée ;  
car je me rappelle que c'est la  
vertu qu'elle représente ! Allons,  
bonne chance, mon ami ! Tous  
les succès sont pour vous.  
Et Valadier sortit, très calme,  
très gai en apparence, au fond  
effroyablement bouleversé et lors-  
que quelques minutes plus tard il  
se trouva en voiture avec sa femme,  
celle-ci, remarquant, à chaque  
lueur de bec de gaz, la décompo-  
sition du visage de son mari, inter-  
rogea, révélalement inquiète :  
— N'êtes-vous pas souffrant ?  
— Non ! répondit-il, avec cette  
brutalité qui indiquait à sa femme  
qu'il ne fallait plus lui adresser la  
parole.  
Et elle s'écarta un peu de lui,  
tandis que lui-même se renfrognait  
dans son coin.  
Non, il n'était pas souffrant, et  
jamais la force, la vie, la santé  
n'avaient coulé plus largement  
dans ses veines ; mais une terrible  
souffrance le tenaillait de la tête  
aux pieds, lui broyait le cœur, fai-  
sait bondir ses tempes.  
— Cette petite Flore, murmurait-  
il, que j'ai tirée de la misère, du  
bouillier où elle allait s'engluer,  
la lumière de sa mère, parler ainsi  
de moi !... Me berner !... Un  
gros animal, commun, soupcon-  
neux ! Et j'étais assez naïf pour  
croire à ses jolies manières...  
Niais plutôt ! D'Auseraie vient  
de me le dire. Et c'est lui, en-  
core lui, toujours lui, qui me  
trouve sur mon chemin... Ah !  
qu'il prenne garde à la fin, parce  
que c'est trop ! Il me volait  
mes amies, quand nous  
avions vingt ans ; il m'a volé la  
femme que j'aurais voulu épou-  
ser... Elle se moque de lui,  
d'ailleurs, et c'est pain bénit...  
Je ne puis pas remarquer une de-  
moiselle du corps de ballet sans  
qu'il me la souffle... Il m'a volé ce  
siège de député de Moznain, qui  
me revenait de droit, puisque je  
suis le plus gros industriel, le plus  
grand propriétaire terrien...  
Tout son entourage se moque de  
moi depuis que, par dérision au-  
tant que par bienveillance, il m'a  
fait nommer comte romain... Et  
quand enfin je dénichais, dans des  
couilles inconnues, un amour de  
fille, près de qui je crois trouver  
un peu de bonheur, de repos, il me  
la vole encore... Ah mais ! ah  
mais !  
Toutes ces pensées se pressaient  
multitudinemment dans sa tête ; et  
il lui venait des envies de frapper.  
Il voyait presque rouge.  
Il se songeait à chercher aucune  
consolation auprès de la femme  
assise à côté de lui, et qui avait  
été sa femme, puisque, de leur  
union, un fils était né.  
Plus rien de commun n'existait  
entre eux, en dehors de leurs rela-  
tions mondaines qu'ils entrete-  
naient ensemble parce que leur  
bonne entente faisait partie du  
décorum de leur vie.  
Elle était si différente de lui :  
grande, maigre, sèche, blonde,  
avec des yeux extrêmement pâles,  
et d'une apparence si froide que  
son mari avait hésité jadis à l'é-  
pouser malgré sa très belle for-  
tune et quoiqu'elle appartint à  
une excellente famille.  
— Elle vous glace, rien que de  
vous regarder, disait-il.  
Il l'avait épousé pourtant, mais  
n'avait jamais aimé ce glaçon.  
Et leur séparation s'était faite  
tout naturellement, sans à-coups,  
sans reproches. Chacun vivait de  
son côté, lui débauché, elle absor-  
bée par la toilette et toutes les  
inutilités d'une existence de mil-  
lionnaire.  
Elle ne s'occupait pas beaucoup  
de son fils, dont le comte, absolu  
de ce cela comme en toutes choses,

entendait diriger l'éducation, et  
elle devait éprouver sa plus gran-  
de satisfaction dans la musique, et  
ceux qui passaient des après-midi en-  
tiera à son piano.  
Habitué aux humeurs noires  
qu'il s'emparaient tout à coup de  
son mari, à ses rebuffades, la com-  
tesse n'en manifestait jamais le  
moindre étonnement.  
Cependant, il ne manquait ja-  
mais, en présence de ses domesti-  
ques, aux regards qu'il lui devait.  
Et elle fut assez surprise de ce  
qu'il ne lui offrit pas la main lors-  
qu'il fut descendu de voiture sous  
la voûte de leur hôtel.  
Il pénétrait chez lui, brusque-  
ment, sans même retourner la tête,  
comme s'il avait été seul.  
Il oubliait totalement la com-  
tesse.  
— Qu'est-ce que le marquis  
d'Auseraie a encore bien pu lui  
faire ? songeait-elle.  
Arrivé au premier étage, Vala-  
dier, redevenu maître de lui, s'ar-  
rêta, et, souriant presque :  
— Je crois que j'ai la berlue, je  
passe devant vous... Une combi-  
naison financière que me trottait  
par la tête... Pardonnez-moi,  
ma chère amie.  
— Si ce n'était qu'une combi-  
naison financière !  
— Et... que voulez-vous que  
ça soit ?  
— Rien... A moins que ces  
d'Auseraie, dans leur stupide or-  
gueil de naissance, ne vous aient  
blessé, vous à qui pourtant ils de-  
vaient avoir tant de gratitude !  
— Il n'y a rien eu, déclara-t-il,  
rien de plus que d'habitude. Ils  
sont toujours tous d'une incompa-  
rable fatuité ; et maintenant que  
la petite est là, avec ses rêves de  
patricienne, avec sa manie de  
juger jusqu'aux princes quand ils  
se se conduisent pas à son gré !...  
— Si elle savait !  
Valadier sourit machinalement.  
— Les filles ne se doutent ja-  
mais de ces choses-là, dit-il, pas  
plus que les maris. Bonne nuit,  
ma chère amie.  
Il affecta de lui baisser la main,  
parce qu'un valet, en habit mar-  
ron et en collette courte, se tenait  
à l'autre bout du vaste palier. Et  
ils allaient se séparer lorsque ce  
valet s'approcha.  
Le nouveau de M. le comte est  
là.  
— Sosthènes ?  
— Oui, M. Sosthènes Letour-  
neux.  
— Drole d'heure pour...  
— C'est ce que j'ai pris la liberté  
de faire remarquer à M. Letour-  
neux ; mais il a tellement insisté  
pour pouvoir attendre le retour de  
Monsieur ! Et puis...  
Le domestique baissa la voix :  
— Il est tout défait. Je l'ai in-  
troduit dans le cabinet.  
Valadier jeta un regard de tra-  
vers à sa femme, puis il renvoya  
le valet d'un geste. Et ils péné-  
trèrent dans le grand salon.  
D'Auseraie me faisait remar-  
quer tout à l'heure, dit le comte à  
mi-voix, combien il faut être cor-  
rect, impeccable devant ses gens.  
Et je regrette que vous ayez trem-  
blé lorsque ce valet a dit que  
votre neveu, car c'est votre neveu  
et non le mien, était tout défait.  
— Cependant, si quelque emui  
est arrivé à cet enfant ?  
— Les emuis qui peuvent arri-  
ver à un jeune homme et non pas  
à un enfant — caissent chez un  
agent de change, ne sont que trop  
faciles à deviner.  
— Quoi !... vous supposeriez ?  
— Vous nevez s'être assez sou-  
venir permis de me railler, de cri-  
tiquer même mes opérations in-  
dustrielles, lui qui aspirait à de-  
venir un grand banquier ; il n'a pas  
eu assez de sarcasmes pour votre  
titre de comtesse ; et je l'avais à  
peine permis à la porte de chez  
moi. Pour qu'il s'y représente  
dans de telles conditions, il faut  
qu'il ait quelque gros service à me  
demander.  
— Vous me faites peur. N'ou-  
bliez pas qu'il est mon seul neveu,  
que si mon père était riche, son  
père à lui l'aurait été peut-être  
sans fortune.  
— Vous ne voulez pas le voir ?  
— C'est vous qu'il attend, il l'a  
dit...  
Valadier réfléchit une seconde,  
puis :  
— Bien. Je le recevrai donc seul.  
Il attendit que sa femme fut  
retournée chez elle et pénétra dans  
son cabinet, au milieu du-  
quel se tenait un jeune homme d'au-  
tant plus pâle que son visage était  
en plein sous une talpe d'électri-  
cité.  
— Ah ! mon oncle ! bégaya-t-il  
d'une voix tout étranglée.  
Et, avant que M. Valadier lui eût  
adressé la parole, il se jetait à ses  
genoux.  
Cela n'était pas suffisant pour  
le comte. Laisant ce malheureux  
anéanti devant lui, il l'accabla de  
sa vieille rançune :  
— Eh bien ! ce n'est donc plus  
le temps où l'oncle Valadier ne va-  
lait guère mieux qu'une brute, où  
on le traitait indifféremment de  
bourgeois gentilhomme ou de bon-  
homme Poirier, où l'on parlait de  
lui tresser une couronne de comte  
en billets de banque ? Monsieur le  
bel esprit, c'est tout de même à  
dessein qu'oncle qu'il faut s'a-  
dresser pour se faire tirer du fait-  
fait ?  
Le jeune homme, qui paraissait  
sangloter, balbutia :  
— Vous ne pouvez pas m'en vou-  
loir, mon oncle, de quelques plai-  
santeries inoffensives ?  
— Et si j'en voulais, pourtant ?  
Le jeune homme eut l'air d'es-  
suyer ses larmes ; et, puisqu'on ne  
lui disait pas de se relever,

il prit le parti de le faire de lui-  
même. Et son regard, dans lequel  
il n'y avait aucune humilité, se  
croisa avec le regard triomphant  
du comte Valadier.  
— Mon oncle, déclara-t-il un peu  
sèchement, je n'avais qu'à fuir, en  
puissant encore dans ma caisse. Si  
je ne l'ai pas fait, si je risquai une  
arrestation, c'est pour vous...  
— Pour moi ?  
— Ne sait-on pas partout que je  
suis votre neveu ? Et ne trouve-  
rait-on pas stupéfiant que vous ne  
m'ayez pas sauvé ? C'est donc par  
amour pour vous que j'ai tenu à  
vous prévenir moi-même.  
— Pas mal comme échange !  
prononça tranquillement Valadier.  
Son neveu, instinctivement, lais-  
sa aller ses yeux vers le gros cof-  
fre-fort placé dans le fond du ca-  
binet.  
Le comte l'examinait avec acui-  
té :  
— Un pas pas mal arrangé ta pe-  
tite histoire, reprit-il ; mais, moi  
qui te connaissais bien, je sais que  
pour rien tu n'aurais pu te vou-  
drais quitter Paris. Tu sauves !...  
Cela se peut... Mais, en affai-  
res, donnez-moi tout... Que te  
raient-tu, si je consentais ?...  
— Un éclair de joie jaillit des yeux  
de Sosthènes.  
— Tout, mon oncle.  
— Te rend tu bien compte de ce  
que signifie ce mot : tout ?  
— Parfaitement.  
Le comte alla regarder si per-  
sonne ne se trouvait aux écoutes  
aux trois portes de son cabinet.  
Puis il revint vers son neveu,  
aussi blême, aussi défait que lui...  
Cependant, la comtesse Vala-  
dier, ses longs cheveux d'or pâle  
tressés en deux épaisses nattes,  
venait de renvoyer sa femme de  
chambre ; et comme, malgré la  
chaleur un peu forte répandue  
dans tout l'hôtel par le calorifère,  
elle se sentait presque glacée, elle  
avait hâte de se glisser entre ses  
draps si fins, sous sa douillette  
couverture de soie mauve. Mais  
elle s'arrêta au bord de son lit ; et  
et ses yeux, instinctivement, se  
portèrent vers un coin de sa cham-  
bre où un petit meuble, était  
posé en enfilade de plusieurs  
pièces compartiments. Il y avait  
là une douzaine de photographies,  
sa famille, des têtes couronnées  
de bouillottes, une race d'industriels  
du Nord, et, parmi eux, le père et  
la mère de Sosthènes Letourneux,  
de ce malheureux que son mari  
avait effroyablement humilié en  
ce moment. Une bouffée de son  
venir d'enfance l'envahit, de l'é-  
poque où de bonnes pensées em-  
plissaient encore son âme, où le  
flot des millions n'avait pas dessé-  
ché son cœur.  
Et voilà qu'elle se rappelait ce  
petit Sosthènes le jour de sa pre-  
mière communion, si gentil avec sa  
veste au brassard d'or et sa  
collette blanche, et si reconnais-  
sant du cadeau qu'elle lui avait  
apporté, un magnifique missel en  
luminé, dont les enseignements,  
hélas ! n'étaient plus aujourd'hui,  
pour lui comme pour tant d'autres,  
que lettre morte.  
— Pourquoi s'est-il tant moqué  
de moi, par la suite ? murmurait-elle  
péniblement.  
Elle ne l'ignorait pas.  
Les parents de Sosthènes étaient  
les seuls qui n'euissent pas réussi ;  
et leur fils en avait gardé une  
rancune railleuse contre  
toute la famille, surtout  
contre ce Valadier qui n'avait  
qu'à toucher aux millions pour  
les multiplier.  
— Il est mon neveu, après tout...  
Peut-être plus qu'un neveu par  
elle ; car, nevern au second degré  
seulement, il avait toujours traité  
la comtesse plutôt qu'un jeune  
comte qu'en tant respecté. Une  
tendresse secrète était en elle  
pour ce joli garçon, distingué,  
très fin de manières, ambi-  
tieux, rêvant de conquérir  
la banque... Et elle avait  
d'autant plus souffert de ses raille-  
ries, elle, qui jadis, s'amusait de la  
cansticité de son esprit !  
— N'importe ! il est mon neveu...  
Et, mon mari a deviné vrai.  
Elle s'enveloppa dans une robe  
d'intérieur, traversa vivement les  
trois salons qui séparaient sa  
chambre du cabinet du comte.  
Mais elle s'arrêta un peu à la  
porte.  
Comment son mari allait-il l'ac-  
cueillir ! Il devait être en proie à  
une stupide colère.  
Pourtant aucun bruit ne lui par-  
venait.  
Elle colla son oreille contre la  
serrure et pénétra dans un murmure  
extrêmement confus comme un  
bourdonnement d'insectes.  
— Que se disent-ils !... ils se se-  
raient si vite entendus ? Car si  
mon mari ne criait pas...  
Cette entente si prompte lui ap-  
portait une indolente angoisse.  
Machinalement elle frappa à la  
porte et entra avant qu'on lui eût  
répondu.  
— Est-ce que je vous dérange,  
messieurs ?  
Ils étaient assis de chaque côté  
de la table, penchés l'un vers l'au-  
tre, bouche contre bouche. Ils se  
levèrent brusquement, chancelé-  
rent un peu, et il parut à la com-  
tesse qu'ils étaient aussi troubles  
l'un que l'autre.  
Cela déconcerta d'avantage, et  
elle dit :  
— Je venais vous demander, mon  
ami, de ne pas trop gronder ce  
grand enfant.  
— Ah ! ma tante, s'écria Sosthé-  
nes en lui tendant les bras, mon  
oncle a été d'une bonté parfaite.  
Et je ne saurais vous exprimer  
combien je regrette de vous avoir  
blessé quelquefois.

Elle le regarda sur sa poitrine,  
cette poitrine que jamais un désir  
d'amour pour son mari n'avait sou-  
levé. Et elle frissonna longue-  
ment.  
— Qu'avais-tu donc fait ?  
— Ah... ma tante... ma  
tante !  
Il se mit à pleurer, et ses yeux  
noirs, la comtesse avait souvent  
vus si durs, étaient tout adoncés.  
Il passait, du reste, à une extraor-  
dinaire facilité de la douceur, à la  
dureté. Raide, sec, implacable  
comme chiffre dans sa caisse ou  
lorsqu'il discutait affaires. Il savait  
admirablement caresser, se faire  
calmer. En ce moment il roulait  
le bras autour de la taille de sa  
tante et la serrait avec une fré-  
sise à laquelle elle aussi abandon-  
nait sans bien se rendre compte du  
sentiment qu'elle éprouvait.  
— Mais ce qu'elle savait bien, c'est  
qu'elle trouvait une beauté étran-  
ge à ce grand jeune homme brun,  
maigre, nerveux, aux traits fins et  
nets, au nez droit et décidé, aux  
lèvres purpurines qui tranchaient  
admirablement sur la matité de son  
visage ; et elle ne quittait plus ses  
yeux noirs, si charmerx quand il  
le voulait.  
— Quelle folie, enfin ? interro-  
gea-t-elle à voix basse.  
— Mon oncle vous dira, ma  
tante. Ne me demandez pas de  
répéter de tels aveux.  
Valadier souriait gouailleuse-  
ment dans sa barbe ; et, comme  
sa femme lui adressait un regard  
plein de reconnaissance, il fit le  
bon homme :  
— Que voulez-vous !... Je ne  
pouvais pas oublier qu'il est notre  
neveu. Allons, va te reposer, mon  
petit, et dors tranquille ; tu dois  
en avoir besoin. A demain.  
— A demain, mon oncle.  
Sosthènes sera la main au comte  
Valadier, et embrassa encore sa  
tante.  
— Mais, je vous en prie, mon  
oncle, ne vous dérangez pas.  
— Si, si, je t'accompagne.  
Cette dernière grâce s'ache-  
va de bouleverser la comtesse.  
Jamais son mari ne reconduisait  
son neveu plus loin que la porte,  
de son cabinet ; et il traversait  
avec lui les trois salons, le vaste  
palier ; ils descendaient ensemble  
l'escalier...  
Elle le suivit à pas de loup, et,  
se penchant légèrement sur la  
rampe, essaya de surprendre leur  
conversation, car ils s'étaient re-  
mis à parler tout bas ; mais elle ne  
distingua que ces mots :  
— Oui, mon oncle, comptez  
sur moi, comme je compte sur  
vous !  
Elle revint, tout émue, dans le  
cabinet où bientôt son mari la re-  
joignait.  
— Ah ! vous êtes encore là ? fit-il  
avec sa brusquerie habituelle !  
— Oui... je... je voudrais  
avoir quelques détails... Cet en-  
fant était si malheureux que je  
n'ai pas osé insister tout à  
l'heure...  
— Quatre cent mille francs ! pro-  
nonga le comte, avec une placidité  
gouarde.  
— Hein ?  
— J'ai bien dit : quatre cent  
mille francs ; c'est le seul détail  
intéressant.  
— Sosthènes a... a...  
— A volé quatre cent mille  
francs dans la caisse de son pa-  
tron ?  
— Pourquoi ?  
— Il m'a dit qu'il les avait per-  
dus à la Bourse ; mettons qu'il  
en ait éparpillés une certaine dans  
les salles de Paris ont croqué le  
reste.  
La comtesse écarquilla parfaite-  
ment l'impression désagréable que lui  
causait cette dernière phrase, et  
elle demanda anxieusement :  
— Vous lui avez promis ?...  
— De le dégarer, oui.  
— Puis un assez long silence ré-  
gna entre eux. La comtesse avait  
une dernière question sur les  
lèvres ; elle n'osait pas la poser.  
Le comte s'était mis à ranger des  
papiers sur sa table.  
Elle sentait, d'ailleurs, qu'elle  
ne tirerait plus un mot de son  
mari. Et elle s'en fut, encore plus  
glacée que tout à l'heure, mur-  
murant :  
Dieu ! Dieu ! qu'aura-t-il exigé  
de lui. Dans quelle machination  
l'aura-t-il entraîné. Ce ne peut  
être gratuitement qu'il lui aura  
promis une si grosse somme...  
Et elle eût pleuré assez longue-  
ment avant de s'endormir.  
Cependant, Sosthènes Letour-  
neux s'éloignait à pas précipités  
de l'hôtel de son oncle, sifflant en-  
tre ses dents :  
— Le goux !... Le bandit !... Elle  
est tout de même raide... Malgré  
ce que je savais de lui, je n'aurais  
jamais cru... Enfin, puisque je n'ai  
pas d'autre moyen de me sauver ;  
qu'on peut très bien vérifier ma  
caisse demain matin... Mais elle est  
raide...  
Tout à coup, il chancela ; une  
faiblesse le prenait, ses jambes fla-  
geolaient.  
— Si je n'ai pas plus d'énergie  
que cela !  
Une voix engageante retentit,  
en ce moment, derrière lui :  
— Hé ! bourgeois, une voiture ?  
— Hé ! bourgeois !  
— Hé ! bourgeois !  
Et un fiacre vint se ranger de-  
vant lui contre le trottoir. Il y  
monta machinalement, éprouvant  
un immense besoin de se reposer.  
Il n'eut que la force de donner  
son adresse, avenue de Friedland,  
où il habitait, au rez-de-chaussée,  
une délicieuse garçonnière ; puis  
il s'affala sur les coussins.  
Mais la voiture était à peine en  
marche qu'il était affreusement

secoué, caboté. Le cocher, sa-  
brant follement l'air de son fonet,  
faisait zigzaguer son cheval d'un  
côté à l'autre, tout en beuglant  
à tue-tête un refrain de café-con-  
cert.  
Il suffit parfois d'un incident  
insignifiant pour rendre son éner-  
gie à un homme.  
Sosthènes, exaspéré contre ce  
cocher, voulut, dès qu'il fut arrivé  
à sa porte, l'accabler de sottises ;  
mais ses sottises furent accuei-  
lées par un rire homérique et par  
cette apostrophe :  
— De quoi, de quoi ! On se fâche  
contre son bon cocher, parce qu'il  
fait en sept minutes une course  
d'un quart d'heure, accompagnée  
par la nouvelle chanson du jour ?  
De quoi, de quoi ! monsieur Sosthé-  
nes, parce qu'on est tant au  
soit peu brindezingué ? Comme si  
ton honnête cocher de fiacre n'avait  
pas le droit de se pocharder à la  
nouvelle lune ! Et le divin  
poète Horace n'a-t-il pas surabon-  
damment prouvé qu'une douce  
ébréité est promise aux âmes les  
plus délicates... Et puis, faut  
vous dire, monsieur Sosthènes  
Letourneux, qu'il fait un froid de  
chien et qu'y a pas d'autre moyen  
de se requinquer que de se rincer  
un peu la dalle !  
Sosthènes sourit à demi en  
haussant les épaules, et dit :  
— Tiens ! c'est vous Bonen-  
fant ? Je ne vous avais pas re-  
connu.  
— Sans vot' respect, monsieur  
Letourneux, je vous aurais pas  
reconnu davantage, si j'avais pas  
eu à vous mener à vot' chez vous ;  
car c'est vrai qu'on a ce soir la  
sorbonne un peu de travers.  
— Vous n'avez pourtant ni l'ha-  
bitude de vous griser, ni celle de  
travailler si tard ?  
— Le visage de Bonenfant s'as-  
sombrit quelques secondes :  
— Y a des jours où qu'il faut  
doubler la moyenne. Et, s'il vous  
était nécessaire de trimarder jus-  
qu'à demain matin... On si  
ça vous plaisait d'aller à la Cas-  
cade ?...  
— Merci, Bonenfant, je rentre  
me coucher.  
— Tant pis !  
— Mais, si vous trimardez toute  
la nuit, comme vous dites, vous  
ne pourrez pas venir me prendre  
pour me mener au bureau ?  
— A pas peur, monsieur Letour-  
neux. On sera tout de même à  
l'heure devant votre porte. Et, là-  
dessus, bousoir ! Faut que je ra-  
crole des clients.  
Le cocher Bonenfant fit s'aper-  
cevoir claquet son fonet, et le fi-  
acre reparti en zigzagant, tandis  
que Sosthènes, tout ragailardé,  
murmurait :  
— Ça, c'est une chance de dia-  
ble ! Le témoignage de cet imbé-  
cile, au cas bien imprévisible où l'on  
m'inquiéterait, suffirait à établir  
que je suis parfaitement rentré  
chez moi à minuit. Diable oocle !  
quand on touche à lui c'est comme  
si on avait de la corde de pen-  
du... Et, avec cela, un bon  
brouillard à ne pas se reconnaître  
à dix pas !  
Depuis quelques instants, la  
bûche assez légère qui avait régné  
partie la soirée s'épaississait, trouée  
par-ci par-là des vagues lueurs  
des réverbères. Bientôt même, les  
réverbères semblaient de pauvres  
vieilles sur le point de s'étein-  
dre ; et des passants attardés se  
heurtaient sans presque se voir.  
Le cocher Bonenfant, qui avait  
recommencé à chanter à tue-tête,  
après avoir quitté Sosthènes  
Letourneux, s'arrêta au bout de  
de l'avenue de Friedland. Il avait  
aperçu un marchand de vin.  
— Faut en profiter, avant que  
l'heure y en aie plus ; et si je  
chassais pas cette humidité qui me  
prend à la gorge...  
— Il y a la chassa, momentanément,  
en compagnie de cinq ou six con-  
frères qui attendaient, devant le  
comptoir d'étain, d'hypothétiques  
clients. Chacun d'eux paya une  
tournée ; et puis on en eut deux  
autres, au zanzibar. Bonenfant  
remonta, honorablement réchauffé,  
sur son siège.  
Et il reprit à une allure d'au-  
tant plus désordonnée qu'il ne dis-  
tinguait guère plus son chemin.  
Et pas un client ! hurlait-il. Faut  
pourtant que je rapporte de la ga-  
lette !  
Il criait bien, de ce ton enga-  
geant qui, d'habitude, le faisait  
tousjours prendre :  
— Hé !... Past !... Bour-  
geois !...  
Personne ne lui répondait.  
Et il s'aperçut soudain qu'il ne  
savait plus exactement où il se  
trouvait.  
— Pour sûr que c'est pas de l'au-  
tre côté de l'eau, car j'aurais pas  
traversé un pont sans m'en dou-  
ter... Mais suis je ty dans la  
plaine Monceau ou vers les quar-  
tiers neufs de Neuilly ?... Bon-  
enfant, mon ami, l'a dépassé la li-  
mite que permet Horace ; j'aurais  
pas dû accepter la dernière tou-  
née de zanzibar... Ho ! hé ! hé,  
bourgeois !... Past !... past !...  
Quelque chose remuait à une  
douzaine de pas devant lui. Il  
fouetta son cheval.  
— Masette ! Si c'est un client,  
je crois qu'il est pas plus solide sur  
ses goubloes que moi sur mon si-  
ège... Bourgeois !... Hé !  
Il était tout près de lui, mainte-  
nant ; et il sourit avec béatitude.  
L'homme qu'il avait aperçu venait  
de se cramponner à un réver-  
bère,

— Co...cocher, bégaya-t-il, vous  
voulez-vous ?... Je... je suis...  
— Pas besoin de le dire, bour-  
geois ! ça se voit tout seul... On a  
bien diné, hein ? C'est comme  
moi... Allons, ouste !  
Il descendit lourdement de son  
siège, ouvrit la portière et, saisis-  
sant l'homme par derrière, le  
poussa dans la voiture ; et, comme  
son client laissait échapper une  
sourde plainte :  
— On n'a donc pas le vin gai ?...  
Où faut-il vous conduire, bour-  
geois ?  
Avec beaucoup de difficulté,  
l'homme articula :  
— Champs-Élysées... 78 bis.  
— Mince de chic ! Champs-Ély-  
sées... On y sera dans un quart  
d'heure, patron.  
Et Bonenfant prévoyant un  
royal pourboire, ressauta joyeuse-  
ment sur son siège.  
Quatre ou cinq quarts d'heure  
plus tard, durant lesquels il avait  
fait d'innombrables détours sans  
que son client réclamât une seule  
fois, il abouissait enfin aux  
Champs-Élysées et s'arrêta, pé-  
nétré de respect, devant une grille  
monumentale. Il ne distinguait  
pas l'habitation, mais savait va-  
guement qu'il y avait là un des  
plus beaux hôtels de Paris.  
— Voilà, patron, on est arrivé.  
Le client ne bougeait pas.  
— Faut-il qu'il en ait une, tout  
de même...  
Bonenfant descendit, ouvrit la  
portière, seconna l'homme, qui ne  
bromachait toujours pas.  
Et comme il essayait de le pren-  
dre par-dessous les bras, il sentit  
quelque chose de gluant qui lui  
imprégnait les maies.  
Il le regarda à sa lanterne et  
murmura, effaré :  
— Du sang, Dieu de Dieu ! Du  
sang !  
L'homme était blessé, évanouit...  
mort peut-être ?...  
Bonenfant demeura un instant  
stupide, tremblant, acroché à la  
portière.  
— Ah ben ! grognait-il, c'est moi  
j'avais su, qu'il l'aurait laissé en-  
roulé à son réverbère !... Ce que  
ça va me faire d'histoires !  
Il lui mit sa lanterne sous le nez  
et s'essuyait.  
— Sapristi ! Un homme très chic  
que j'ai souvent aperçu aux cou-  
rises... Un monsieur qui conduit  
à quatre... Faut d'ailleurs que  
ça soit de la haute, s'il habite ici...  
Appellerai un sergot ?... Non.  
Je perdrais du temps.  
Il alla sonner à la grille.  
Comme, au bout de cinq minu-  
tes, on ne lui avait pas répondu,  
il sonna de nouveau, puis une troi-  
sième fois ; et à la quatrième, un  
léger heurt apparut à droite, per-  
mettant de distinguer, d'une ma-  
nière très vague, un petit pavil-  
lon.  
— Ça, c'est un qu'il y a ? interro-  
gea-t-on, avec un grognement.  
— Approchez un peu.  
— Qui êtes-vous ?  
— Approchez vous donc ! Pas be-  
soin de crier la chose trop haut.  
— Quel est chose ?  
— Ah ça ! vendrez-vous ?  
Et, baissant la voix, Bonenfant  
ajouta :  
— C'est le patron que je rap-  
porte.  
Le concierge se décida à avan-  
cer, une lanterne sourde à la main,  
dont il dirigea la lumière sur le  
visage du cocher ; et, comme ce  
visage était extraordinairement  
enluminé, il crut à une mauvaise  
farce.  
— Qu'est-ce que tu me chantes-  
là, espèce de fémiste ?  
Bonenfant répéta :  
— Perds pas ton temps à bla-  
guer et ouvre ta grille. Je te dis  
que le patron est là.  
— Dans la guimbarde...  
— Tes fou, on ou t'a flanqué une  
fausse adresse. Le patron n'est  
pas à Paris.  
Bonenfant eut une soulerie.  
— Me serais-je trompé de nu-  
méro ?  
Non. Il se rappelait bien exacte-  
ment. L'homme avait bien indi-  
qué le 78 bis.  
— Écoutez. Un homme grand,  
avec un nez en bec d'aigle et des  
favoris blancs.  
— Tu dis des favoris blancs ?  
— Oui, tout frisés.  
— Mais alors, ce serait ?...  
— Pourquoi qu'il ne descend  
pas ?  
— Ah ! il a une bonne raison  
pour ça. Viens donc voir.  
Le concierge se décida à entre-  
bâiller la porte bâtarde de la  
grille, et il s'avança tout an-  
goissé vers la voiture ; et  
il eut à peine jeté les yeux  
sur le visage du blessé qu'il  
lâissa tomber sa lanterne en pou-  
ssant un cri de stupeur !  
— Monsieur le marquis !  
— Hein ! Tu vois bien que je ne  
l'ai pas conté sans farce et que  
c'est bien le patron ! s'écria Bon-  
enfant avec un mouvement de  
triomphe.  
— Monsieur le marquis !...  
Mais qu'aviez-vous, monsieur le  
marquis ? bégayait le concierge  
affolé.  
— Si tu crois qu'il va te répon-  
dre ?  
— Mais il n'est pas mort, au  
moins ?  
— Ça, je n'en sais rien. Moi, je  
l'ai ramassé sur la voie publique,  
qu'il était sur le point de s'étein-  
dre de tout son long, même que  
j'ai cru que c'était rapport à ce  
qu'il avait trop levé le coude.  
— Lever le coude ! M. le mar-  
quis !... Un homme honorable,  
respectable comme M. le mar-  
quis !...

Et le concierge, lui, levait vers  
le ciel ses bras indignés.  
Deux sergents de ville qui des-  
cendaient le large trottoir s'appro-  
chèrent alors.  
On les mit en quelques mots au  
courant de l'affaire. Et, tout de  
suite, ils demandèrent à Bon-  
enfant :  
— Où l'avez-vous rencontré ?  
Le cocher eut un geste extrême-  
ment vague et chancela un peu.  
Un des sergents de ville lui jeta  
un regard soupconneux.  
— Allons, répondez vite : où  
avez-vous pris ce client ?  
— Je n'en sais rien...  
Avec ce sacré brouillard !...  
C'était par là haut... à moins  
que ça ne fût d'un autre côté...  
Sapristi, je voudrais me rap-  
peler...  
— Bon, bon ! fit le gardien de la  
paix. Ne bougez pas d'ici ; on re-  
prendra cette petite conversation  
tout à l'heure. Toi, dit-il à voix  
basse à son camarade, ne le perds  
pas de l'œil. Moi, je vais aider à  
transporter le mousieur.  
Le concierge arrivait à ce mo-  
ment, émitouillé de fichus, toute  
crautive, mais ayant bien envie de  
savoir, et aussi de rejoindre son  
mari.  
— T'as la clef du vestibule de  
l'hôtel ? demanda celui-ci.  
— Qu'y a-il donc ?  
— M. le marquis qu'on rapporte  
tout en sang.  
— Mort ?  
— Il ne m'a pas l'air d'en valoir  
guère mieux.  
— D'un accident de chemin de  
fer ?  
— Est-ce que je sais ? Dépêche-  
tois donc d'aller prévenir Mme la  
marquise !  
— Comment que tu veux que je  
lui dise ça ?  
— Ne va pas l'effrayer tout d'un  
coup... Dis d'abord qu'il a man-  
qué son train et puis que le fiacre  
qu'il a pris pour rentrer a chaviré.  
Dépêche-toi !... mais dépêche-toi  
donc !  
III  
LE RÉVÉLÉ.  
Une des heures les plus char-  
mantes de la vie de Jacqueline  
d'Auseraie était celle où, seule à  
Hélène de Lartigue, marquise  
d'Auseraie, avait alors trente-sept  
ans ; mais la parfaite blancheur de  
sa peau, ses cheveux d'un blond  
pur, le fraîcheur de ses lèvres,  
la finesse de son nez droit, le  
peu mouqué, le contour  
adorable de son oreille nacré,  
étaient d'une femme de trente ans.  
Malgré son âge, sa taille  
était demeurée élégante, et au-  
cune fatigue ne se devinait dans  
sa poitrine.  
Des yeux noirs, très vifs, ton-  
chant étrangement sur sa beauté  
de blonde, lui donnaient quelque  
chose de troublant, de pervers, qui  
échappait à Jacqueline mais ra-  
vissait ses adorateurs, surtout  
lorsque ces yeux, comme ce soir,  
étaient de feu.  
Ses fins cheveux relevés à la  
Louis XV, dégageant bien tout  
son front, elle les poussa, puis mit  
une mouche au coin de ses lèvres.  
Et elle était ainsi divinement at-  
térée. Puis elle se vêtit d'une robe  
de soie gorge de pigeon, très am-  
ple, avec les longs pans du dix-  
huitième siècle. Et s'étant anou-  
reusement contemplant, elle pro-  
nonga :  
— C'est ainsi qu'il m'aime...  
Sa fille était oubliée, en ce mo-  
ment, comme son mari, comme  
elb oubliés, sa seconde fille et son  
jeune fils à qui, pourtant, dans la  
journée, elle était allée porter des  
conseils de sagesse et de piété.  
Elle était toute à cette liaison,  
désormais le bonheur de sa vie, à  
ce d'ruier amour, qui faisait jaillir  
en elle une nouvelle jeunesse, à  
ce Maurice de Fonteroche que  
Jacqueline détestait instinctive-  
ment, tandis que le marquis d'Au-  
seraie l'accablait d'amabilités.  
— Et elle corrigé encore quelque  
chose dans sa coiffure, une mèche  
folle qui s'obstina à retomber  
sur sa tempe, lorsqu'une de ses  
portées s'ouvrit très doucement, si  
doucement qu'elle n'entendit rien.  
Elle dem-urait toujours devant  
sa glace, ses bras en l'air, comme  
les anses d'un beau vase, agacée  
par la résistance de cette mèche.  
Maurice de Fonteroche, la  
prenant par la taille, la fit se  
retourner et, lui saisissant les  
deux mains, les baisa longuement.  
Elle murmura, toute tremis-  
sante :  
— Que vous m'avez fait peur !  
Il l'eut vite rassurée par son ai-  
mable sourire. Et il lui serrait les  
mains presque à les briser, extrê-  
mement ému, car elle était tout  
ce qu'il aimait en ce monde.  
Puis il la fit assise et se mit à  
genoux devant elle, la tête levée  
vers elle comme vers une idole.  
— Hélène, jamais je ne saurai  
vous dire combien je vous adore !  
— Il faut que vous m'aimiez bien,  
en effet, pour oser venir ici !  
Un voile passa sur le visage de  
Maurice.  
— Je souffre tant depuis que  
vous avez repris votre fille, avoua-  
t-il.  
— Oubliions qu'elle existe ! fit la  
marquise soudainement gênée.  
— Comment voulez-vous que je  
l'oublie ? Autrefois, je pouvais  
vous recevoir, ne fût-ce que de  
loin en loin, l'après-midi, dans mon  
logis de jeune homme, où pas une  
femme n'a pénétré depuis que j'ai  
cette joie suprême d'être votre  
ami. Maintenant, Mlle Jacque-  
line absorbe toutes vos après-midi.  
Et, pour que j'aie quelques ins-  
tants de bonheur, il faut que le

marquis s'ab-ente, que je vienne  
ici, au risque de me perdre, ce qui  
importerait peu, mais de vous per-  
dre, vous que je voudrais toujours  
heureuse comme une reine ! Oub-  
lier que Mlle Jacqueline existe ?  
— Vous n'allez pas vous mettre  
à la déstère, je pense ?  
— Je la respecte trop pour cela.  
— Ni la trop aimer, non plus ?  
— J'aurais beau être libre, ma-  
dame, je ne me permettrais pas de  
lever les yeux sur elle. C'est la  
plus belle âme de jeune fille que...  
— Pourtant, alors, la raillez-vous  
sans cesse ?  
— Parce que cela l'excite et que  
j'aime l'entendre flageller notre vi-  
vaine époque...  
— Allez-vous devenir vertueux ?  
fit la marquise avec un joyeux  
étonnement.  
— J'y aurais de mal, répondit  
gaiement Fonteroche, mais cela  
me toucherait peu de reconnaître  
que tout notre monde, du haut en  
bas, en haut aussi, bien en bas,  
est fort mal organisé. Et il y a des  
moments, marquise, où si je ne  
vous avais pas, j'aimerais mieux  
m'en aller, courir des aventures  
en Afrique ou en Asie.